

## Recherches sociographiques



## Commentaires

Hubert Aquin, Claude Jasmin et Georges-André Vachon

Volume 5, numéro 1-2, 1964

Littérature et société canadiennes-françaises

Résumé de l'article

Commentaires

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/055228ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/055228ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Aquin, H., Jasmin, C. & Vachon, G.-A. (1964). Commentaires. *Recherches sociographiques*, 5(1-2), 191–201. <https://doi.org/10.7202/055228ar>

## COMMENTAIRES

## I

Si j'ai bien compris la pensée de Michel van Schendel, « l'inversion amoureuse a une grande signification historique ; elle reflète, dit-il, les conditions particulières de la colonisation au Québec. » Si je relève d'abord cette remarque de van Schendel au sujet des variantes littéraires de l'homosexualité au Canada français, c'est que je reconnais à cette intuition une valeur sociologique. Aussi, ce déviationnisme sexuel me paraît l'explication la plus vraisemblable et la plus inavouable d'une littérature globalement faible, sans éclat et, pour tout dire, vraiment ennuyeuse... Bien entendu, je ne me place pas ici au niveau de la morale ou du jugement de valeur, mais à celui des significations. Cette sorte d'inversion qui me paraît avoir contaminé sérieusement la presque totalité de notre littérature, n'est pas une inversion qui s'affiche ou qui cherche à scandaliser. Non, c'est une inversion profonde : donc, elle prend soin de se voiler elle-même par une thématique diversifiée : amour d'un homme pour une femme, d'une femme pour un homme ; révolte multiple, voire même fracassante ; religion, mystique, etc. Mais, chose curieuse, le thème amour dans notre littérature appelle invariablement un thème correspondant : celui de l'incapacité d'aimer vraiment, celui du sacrifice de cet amour charnel au profit de l'amour de Dieu, celui aussi de la fuite éperdue et souvent mystérieuse loin de la personne qu'on a décrite comme objet d'amour et de désir... Comme mon rôle ici est de réfléchir, au second degré, à partir des conférences que nous venons d'entendre, je me dispenserai de citer des passages de romans ou de constituer un dossier d'expertises de détail pour appuyer mon hypothèse. Je continue donc dans l'axe de l'inversion littéraire dont a parlé Michel van Schendel.

Les catégories littéraires de l'inversion n'ont pas été systématiquement inventoriées jusqu'à ce jour, mais quelque chose me dit que ces catégories sont très nombreuses et contiennent une proportion majoritaire de stéréotypes qui, précisément, s'annoncent comme des cas de non-inversion. S'il est une situation humaine génératrice de dissimulation, c'est bien l'homosexualité ; et je ne vois pas pourquoi la littéraire dissimulerait moins que l'autre. Il y a même des chances pour que les écrivains disposent de moyens encore plus efficaces, plus subtils, plus hypocrites pour rendre vraisemblables leurs diversions. Sur ce point, je suis enclin à croire que la fiction dépasse la réalité à tel point qu'elle peut souvent la remplacer. Je me permets de citer ici une phrase de Jean Filiatrault : « Il semble que notre roman nous démontre assez bien ce qui nous manque vraiment : le sens de l'appartenance au groupe, le sens du social. » Et quelques lignes plus loin, Jean Filiatrault constate : « Que l'échec est fréquent au Québec ! Que le suicide est fréquent dans nos lettres ! » Jean Filiatrault a raison, son exposé le démontre ; et quand il dit que notre roman exprime notre manque « de sens social », je pense aussitôt que ce caractère a-social fait partie de l'étiologie de l'inversion et qu'on ne saurait formuler aussi nettement que l'a fait Jean Filiatrault, au terme d'une enquête fructueuse, le syndrome d'inversion de notre littérature. Est-il besoin d'insister sur

le fait que notre littérature compte beaucoup de prêtres et encore plus de sujets traitant de la vocation sacerdotale ? Gilles Marcotte n'interprète cette récurrence du thème de la vocation sacerdotale qu'en fonction d'une culpabilité que le personnage veut racheter et, par le fait même, dont il veut se dégager. Mais je trouve typique, sinon amusant, que Gilles Marcotte néglige de considérer que le thème de la vocation sacerdotale comporte aussi une abstention définitive de toute relation amoureuse. Je ne nie pas qu'il y ait des significations de révolte ou de « fuite par le haut » et même de sagesse dans l'obsession sacerdotale ; mais ce serait injurier Freud et la réalité elle-même, que de n'y voir que cela et de refouler ce qui, dans l'option religieuse, est volonté d'abstention et refus catégorique d'être impliqué dans une véritable relation d'amour. L'option sacerdotale est souillée comme toute option existentielle, à cette différence toutefois que, selon la logique interne de l'option sacerdotale, cette souillure est systématiquement refoulée. Je ne cache pas l'étonnement que j'éprouve à voir Gilles Marcotte plonger dans le thème « religion » sans même effleurer une des correspondances majeures des existences sacerdotales : l'inversion. S'il existe un secteur social privilégié à cet égard, c'est pourtant la vie religieuse. La thématique religieuse de notre littérature est dé-sexualisée, donc gravement décollée d'une portion importante de la réalité religieuse ; somme toute, qu'il s'agisse là d'une modalité littéraire de la castration ou d'une preuve historique supplémentaire du pouvoir de refoulement de nos auteurs, cela ressemble quand même à une atrophie érogène et à une attitude schizoïde qui, selon moi, se rapproche de celle des objecteurs de conscience pendant un conflit qui implique leur conscience nationale. La littérature pré-contrainte qui alimente nos librairies de romans qui traitent, principalement ou secondairement, d'existences sacerdotales, est sûrement ce que le Canada français a produit de plus ennuyeux et de plus orgueilleux. Cela me fait penser à des romans sentimentaux, mouillés de larmes et d'effusions, dont les personnages — des homosexuels — oublieraient de révéler leur identité vénérienne. Pour moi, il ne fait aucun doute que l'inflation des jeunes prêtres modernes et des situations sacerdotales dans nos romans, signifie une sur-valorisation de toutes les situations humaines qui se rapprochent de l'inversion. Si cette inflation devait continuer, je m'en tiendrai à la lecture des romans de contre-espionnage.

Il doit exister des corrélations entre certains faits de notre histoire nationale et la boursoufflure littéraire qu'on a accoutumé de considérer comme l'expression de notre groupe. Mais ce n'est pas mon propos d'énumérer ces corrélations qui, d'ailleurs, me démoraliseraient. Ce qui attire mon attention en revanche, c'est l'émergence d'une littérature nouvelle et remarquablement synchronisée avec le séisme politique qui fait trembler notre sol. Cette nouvelle irruption d'écrivains semble assez peu compter dans les exposés de Gilles Marcotte et de Jean Filiatrault. La révolte des fils, des castrés, des invertis, des amoureux qui finissent dans le clergé ; cette révolte qui révèle assez bien l'impuissance qu'elle veut masquer, cette révolte qui, si j'en crois Filiatrault puis Marcotte, est rudement présente d'un bout à l'autre de notre histoire littéraire, est vraiment démodée. Elle se porte mal de nos jours. Et ces nouveaux écrivains, je l'avoue, me font oublier leurs prédécesseurs, glorieux et incompris, qui n'ont pas fini de regarder de bien haut un public qu'ils ennuiant. De plus, cette littérature nouvelle me rassure sérieusement quant à l'orientation

sexuelle globale de notre pays où, si l'on avait continué de sacraliser les ambivalents et les castrés, je me serais senti de trop. La littérature nouvelle n'a pas besoin de se servir d'amplificateurs stylistiques pour dramatiser une révolte qu'elle n'éprouve plus dans les mêmes termes, car désormais l'on sait que certains d'entre nous ont cessé de pratiquer la révolte, pour faire la révolution.

Dans les exposés de Gilles Marcotte, Jean Filiatrault et Michel van Schendel, on relève un grand nombre d'allusions, plus ou moins précises, à la notion d'échec. Chacun des conférenciers manipule cette notion avec assurance, de telle sorte qu'il ressort des trois textes une évidence qui semble assez forte pour que chacun des auteurs se croie dispensé de la justifier. Échec, ratage, médiocrité endogène semblent servir de tremplins au raisonnement, et non sans dogmatisme. Ce qui me frappe ce n'est pas de voir des écrivains lucides postuler une certaine mocherie constitutionnelle de notre production fictive. Mais il est révélateur que des gens aussi différenciés que Filiatrault, Marcotte et van Schendel ne se surprennent pas de considérer, au départ, que notre littérature est hypothéquée par une anomalie générale. Elle n'est pas fameuse, elle fonctionne défectueusement dans son rôle d'expression et, sauf exception, notre littérature vole très bas. Gilles Marcotte dit : « Quand la réalité est enfin nommée, c'est un prodige que seules nous apportent les très grandes œuvres. » Somme toute, quand la littérature est fonctionnelle tout simplement, on peut se considérer comme chanceux car c'est l'exception. Je souhaiterais, pour ma part, que ce qui fonctionne — et pour une littérature cela veut dire exprimer — ne devrait pas me paraître miraculeux. Ce qui me surprend vraiment ici, c'est que nous en soyons tout bonnement arrivés, chacun d'entre nous, à cesser de nous étonner que notre littérature dans l'ensemble soit avachie et normalement anormale. Et cela me rappelle que, pendant des années, cela ne scandalisait pas que des écrivains se chicanent à propos de l'existence et de l'inexistence de notre littérature nationale, les uns prétendant au tronc, les autres à la branche. Bref, une fois terminées ces grandes séances de doute méthodique — de guerre lasse, sans doute, — voici qu'aujourd'hui même, trois écrivains de bonne foi parlent froidement d'une littérature anémiée, sans sourciller, et semblent résignés plus ou moins à l'inadéquation de cette littérature avec la réalité et relativement non surpris que notre surproduction littéraire non seulement n'ait pas une grande force de frappe dans le monde, pas plus qu'ils ne manifestent quelque impatience rédemptrice en opérant eux-mêmes, à titre personnel, dans un secteur si dépourvu. Je ne considère pas mes éminents collègues comme étant désabusés ; mais je me demande comment des écrivains en pleine croissance peuvent s'engager si profondément et sans retour dans une entreprise d'expression qui, d'année en année, menace de déclarer faillite. Pour ma part j'ai choisi : c'est-à-dire que j'ai préféré fonctionner ailleurs et autrement. Il se peut toutefois que surenchérir sur l'inexistence, la médiocrité ou l'échec de la littérature canadienne-française soit précisément la meilleure façon de faire de la littérature canadienne-française ; et que la constatation de l'échec national-littéraire ait des vertus de stimulation ou d'exorcisme. Sait-on jamais ? Ce qui m'apparaît en tout cas intéressant, c'est, chez mes collègues, leur capacité de décrire des carences comme s'il s'agissait de la belle normalité.

Hubert AQUIN

## II

Pendant que nous asseyons nos augustes fessiers sur ces augustes bancs d'université — et que nous jouons les savants ethnologues de ce qui s'écrit — nous oublions un fait irréfutable. Misérables autruches que nous sommes ! L'influence des écrivains, de la littérature sur notre société ? Elle s'exerce — et avec quelle terrifiante efficacité — par ce médium méprisé, honni, ignoré de nos fins lettrés : la télévision.

N'en doutons pas, ça n'est pas l'exotisme d'un Eugène Cloutier — revenant du Japon ou d'ailleurs — ou le libertinage dévergondé à souhait d'un Roger Fournier qui changeront foncièrement le visage de notre collectivité.

Les bonnes gens, les braves gens, les honnêtes gens, tout le monde « écoute » — plus attentivement qu'on pense — les problèmes du syndicalisme d'un écrivain dénommé Réginald Boisvert, les problèmes sentimentaux d'un écorché, l'écrivain Marcel Dubé, ou bien encore ceux d'une « bourgeoisie professionnelle », montrés avec un « vérisme » choquant — voir les protestations enregistrées à Radio-Canada — par Guy Dufresne avec son roman télévisé : *7<sup>e</sup>, Nord*.

Par conséquent, il faut être fossilisé, avoir des goûts prononcés d'archéologue pour se pencher avec tant de souci sur notre production littéraire et chercher à y déceler quelque influence du, ou sur, le milieu.

Désormais, et cela fonctionne depuis dix ans déjà — messieurs les rêveurs sympathiques que nous sommes, — c'est la télévision qui va opérer une transformation radicale et dans toutes les couches de la société. (Beau sujet de colloque pour l'an prochain.) En tous cas, blâmer l'écrivain d'aujourd'hui de se tourner vers ce puissant, ce fantastique moyen de « communiquer », c'est rêver debout, c'est jouer les désincarnés, et les fins dilettantes.

C'est aussi accentuer, par ce mépris hautain, le dangereux fossé qui séparait jadis — et encore — les écrivains, les penseurs, les philosophes de la communauté — auprès de laquelle pourtant tous ces « beaux esprits », ces « instruits » devraient exercer leur bienfaisante influence !

Eh bien, pendant que ces « instruits » méprisent, « jouent-à-la-cache », quêtent des bourses au Conseil des Arts d'Ottawa, courent après des maîtrises et des doctorats, c'est, hélas, la petite « madame Jeannette » qui instruit nos enfants, nos nièces, nos neveux, nos cousins, sur les problèmes de l'homosexualité ! Et ça n'est qu'un exemple, on le sait bien. Ne faisons pas les hypocrites. Les gens qui « savent » bien, qui savent vraiment ne savent plus parler aux gens, ne peuvent plus communiquer avec les gens de la communauté. Le monde à l'envers, il est bien là.

On boude encore, comble d'inconscience, l'organisation d'un système de télévision scolaire, voire universitaire.

Il faut être aveugle. Et nous le sommes. C'est même le propre de nos élites anciennes.

Gilles Marcotte dit : « Notre littérature, dans son ensemble, ne peut pas être dite chrétienne. En serons-nous étonnés ? »

Sourire. Non, ceux qui s'étonneront de l'assertion de Gilles Marcotte sont des prudes calfeutrés du genre qui niche à l'enseigne de la revue « *Lectures — Mes fiches — Fides* », ou bien du genre Hyacinthe-Marie Robillard, ou de la bonne Anne-Marie. Ces suaves personnes ou orga-

nismes — corps intermédiaires d'achoppement que cette race de prudes prudents et peureux, chapardeurs d'un « bill » pour un ministère de l'Éducation qu'on a émasculé pour rassurer ses évêques conservateurs — sont les freins hydrauliques et catholiques de notre libération intellectuelle.

Non, Gilles Marcotte, il n'est pas scandaleux que la littérature d'une nation catholique — « presque totalement » — ne le soit pas elle-même. Oh non ! Car nous sommes des catholiques d'habitude, des catholiques pour rire, pour rassurer les évêques, si vous êtes député, pour rassurer maman, si vous avez dix-sept ans. Catholiques sans foi vivante, sans aucune charité, catholiques comme on fume, comme on regarde le hockey, comme on boit sa petite caisse de bière.

Nation catholique ? Oui. Passons !

En passant, je n'aime pas entendre Marcotte dire « qu'il en est de l'écrivain comme du peintre ». Le peintre donne à voir, ses ouvrages s'adressent surtout et essentiellement à nos sens. L'écrivain donne aussi à penser. Il y a là un monde qui les sépare. Le domaine des idées, celui de la pensée, sont, et seront de plus en plus, exclus du travail du peintre.

Au fait, je me demande où l'abbé Louis O'Neill l'a pris son « catholique » à la foi manifeste, drue, simple mais « authentique » cité par Marcotte. Les « authentiques » ne courent pas les rues — pas même celles de Québec, je présume. Il est plus raisonnable quand il parle du Canadien français catholique comme de quelqu'un qui « admet ce qui est transmis sans trop l'analyser ». Marcotte est bien bon de ne dire que ceci : « Ce portrait manque de nuances, sans doute. » En fait, il semble qu'on a imposé ce thème comme un devoir d'écolier et que l'auteur de cette communication n'a pu compléter son travail sans sueurs arides !!! Dès qu'il nous embarque avec *Les angoisses et les tourments* de Léo-Paul Desrosiers et ce Romain Heurfil au « thomisme d'arrière-saison », on a tout de suite compris qu'il serait ardu de dénicher la part religieuse dans nos romans contemporains. Et Marcotte, oh ! avec des soins de « fine cuisine », tâche d'expliquer à l'auteur — et à nous-mêmes — l'horreur de ce héros canadien-français et catholique. Il parle de l'inconscience de l'auteur, d'une sorte de fatalité ; que cela est poli comme « sauce retournée ». Et Marcotte de conclure, cocassement, que les vertus réelles . . . « peut-être » . . . ne résistent pas à la « terrible épreuve » que leur fait subir *l'imagination créatrice*. Vous avez bien entendu !

Notre critique national — et il est souvent lucide — se met à parler en religieux enseignant des années 30-35. Plus haut, il écrit : « entrer en littérature » ; on dirait que l'écrivain entre dans les ordres. C'est peut-être un involontaire décollage des lectures édifiantes obligées, pour rédiger son « devoir » de Faculté à ce colloque.

Et immédiatement après, maigre bilan, Marcotte va vers l'erreur, vers l'envers du décor, du côté de la « révolte et du refus ». Donc, il pouvait d'ores et déjà conclure après ce funeste coup au pauvre Desrosiers : « La religion dans nos romans contemporains ? Zéro, nulle. Connais pas ! » Et s'en aller, les mains vides !

Monsieur Marcotte, pour que les romanciers « mangeassent du curé » de façon plus abominable, il faudrait que ces derniers donnent à mordre. Et notre clergé est chétif, il n'a que la peau et les os, notre clergé.

Pour un abbé Dion, des milliers de susurreurs de messes basses, d'administrateurs en sacrements, de comptables en vertus et en fautes. Pour

un frère Jérôme exilé promptement par panique, des milliers de grands bénêts, dévots, fuyant toute réalité. Des ombres ! des saints empaillés !

Alors que voulez-vous qu'il mangeât ? Et moi, je trouve merveilleux que Thériault, Lemelin, Vac et les autres aient pris le parti d'en rire ! C'était navrant et ils ont ri. C'est d'une rare santé, ce parti d'en blaguer. Il faut une sorte de courage pour oser faire de l'humour et rire devant le lessivage des cerveaux de l'enseignement confessionnalisé à outrance — et rien que du côté dévotionnettes et piéticalleries, — devant les abus, le viol des consciences — « veuillez trouver à votre enfant au moins trois péchés d'impureté pour le premier de ce mois », — devant la prédication de soumission, devant l'instruction « publi-privée » pour arriérés mentaux — « je lis le livre de « lectures » de ma fille, 6<sup>e</sup> année, du D.I.P. » — oui, il fallait une rude écorce à ces écrivains.

Et puis, le romancier n'est pas auteur de thèse, du moins lorsqu'il rédige un roman, un récit. L'art ne loge pas à l'enseigne des dogmatismes, négatifs ou positifs.

Vaut mieux l'ironie devant « l'œuvre-des-vocations-de-collège ». Et à propos de la foi, Marcotte a bien raison d'oser écrire : « La contestation n'a pas lieu. » Et c'est bien la plus définitive condamnation publique de cette immense entreprise cléricale au Québec depuis le « débarquement des missionnaires », en passant par la conquête et le loyalisme britannique du clergé. La fin du règne : « juvénats et petits séminaires égalent, en échange, soumission loyale ».

Il n'y a pas de religion dans nos livres et il n'y a pas d'amour — et bien peu de révolte. C'est vrai. En fait, il n'y a que des signes. Il y a surtout que notre société, notre collectivité a bien du mal à se refléter pour la bonne et simple raison qu'elle a bien du mal à être, à avoir un visage réel, personnel, une figure propre, autonome.

Nous ne sommes pas, surtout nous n'étions pas. Pas encore. Pas vraiment.

Mais patience, courage, ça vient, à ce qu'il paraît. À voir la panique dérisoire, l'agitation des partisans du loyalisme, du *statu quo* éternel, des crypto-traîtres-à-la-nation qui grugent un fromage fédéral à Ottawa, ou même à Montréal.

Mais là où je tire mon chapeau à Gilles Marcotte, c'est bien lorsqu'il admet avec un accent de sincérité qui ne trompera personne :

« Il manque à notre littérature d'imagination un délié, une liberté de mouvement, une souplesse, une maturité intellectuelle et spirituelle, qui lui permettraient de décrire les débats personnels ou sociaux sans trahir le mouvement même de l'imagination. Les thèmes religieux, comme tous les thèmes dans notre littérature, s'expriment dans le clair-obscur... »

C'est faire un lumineux aveu. C'est avouer carrément la *faillite* de notre éducation, le vide de notre foi *officiellement* catholique romaine. C'est avouer qu'on nous a tenus en laisse comme des enfants, et moi, j'avoue que l'adolescent que nous sommes, collectivement, devenus a un grand besoin d'air pur et que pour respirer il a grande envie de casser tous les carreaux du beau et tiède (et puant-le-moisi) séminaire-maternelle, pépinière de sous-hommes, d'invertis moralement, intellectuellement, sexuellement, spirituellement.

Je le répète, le « constat » de Marcotte est véridique. Lucide.

Car, quoi qu'en disent certains jeunes aspirants écrivains, il est normal et même avantageux qu'un chroniqueur de nos lettres soit doublé d'un moraliste voire même d'un philosophe. La littérature, à mon avis, a partie liée, et intimement, avec toutes les facultés de la réflexion et de l'intelligence.

Mais foin de l'ancienne morale, sclérosée et aliénante.

Enfin, cette littérature d'os, de tombeaux, de masochisme, de sourde culpabilité s'achève, du moins, je l'espère. Même s'il faut reconnaître que la littérature de la culpabilité a produit, ici, de beaux bijoux et quelques écrivains de race : Grandbois, Garneau, Hébert, Giroux, Lasnier, j'en laisse. Mais l'infection devrait maintenant faire sa « galle » !

Et j'en arrive au cher portrait de l'amour dans nos livres. Van Schendel a parfaitement raison d'écrire : « L'amour est le plus grand mythe littéraire ». Et on sait que même le bon grand frère Lockquell soupirait après notre premier roman d'amour, dès 1959, en plein « *Devoir* du samedi ».

Tous les défroqués dont parle si justement Marcotte ne sont certes pas les élus par excellence pour parler d'amour avec précision. Ils sont encore à effacer les plis de soutanes indélébiles et imperméables dans certains cas. Malgré eux. Jusqu'ici, une femme c'était une mère. Plus : une vierge, une madone, bref une « sainte » que nos pères violaient la nuit ! Comme le décrit assez franchement Marcotte, en illustrant la sémantique du *Torrent* de Anne Hébert.

Quand une femme, donc une mère, se mêle de jouir, d'avoir du plaisir, de penser à la chair, et bien, c'est une p... , une misérable catin que l'on vomit, ou que l'on plaint, qu'on veut sauver, comme il se constate dans mes propres écrits.

Romantisme maladif, misère des sens atrophiés. Non, dans notre littérature : ne cherchez pas la femme. Elle n'y est pas encore. Elle arrive cependant. Elle approche.

Et Michel van Schendel met le couteau dans le vif de notre plaie quand il écrit : « L'inversion plus ou moins exprimée des rapports amoureux a une grande signification culturelle et historique. Elle reflète les conditions particulières de la colonisation au Québec. »

J'y reviendrai.

Cet enseignement à fortes illustrations effrayantes — souvenons-nous de ce cours d'art vivant qu'est l'iconographie jésuite ou sulpicienne de la chair pécheresse et mortifiée, — ces tabous savamment entretenus, ce sur-respect de la « femme-mère », à n'importe quelle condition, ont fait se remplir le pays d'intellectuels douxoureux, d'écrivains efféminés aux tendres et délicats sentiments : inutile de dresser l'imposante liste.

Ces âmes timorées sont utiles. Leurs livres pieux servent de prix-de-fin-d'année dans nos écoles et collèges. Ils sont classés : « A, pour tous, chez Fides, sans réserve ».

À nous nourrir d'aventures grises, ternes et édifiantes, nous fécondions à cœur d'année des lavettes, des sous-alimentés du cerveau. Et les tablettes, chez le libraire, sont encombrées d'histoires pieuses ou bien de récits-de-défroqués-souffrants, ou de libertaires-sans-discernement.

Car, dans l'épaisse mélasse de la révolte, l'hydre de la molesse se reproduit encore. Tous n'ont pas le talent incisif d'un André Langevin,



la santé de style du Thériault inspiré, la verdeur d'un Marcel Godin, ou encore le sarcasme lucide d'une Claire Martin. Tous absents à ce colloque, c'est remarquable et je suis presque fâché d'avoir été invité !

Gilles Marcotte, tantôt, prêchait la charité. Et je sais bien qu'il a raison. Je suis croyant, par mégarde, par miracle ou par défi. Mais il faut bien dire à Marcotte — et à combien d'autres — qu'ils sont ou de grands distraits ou, et ce serait comique, de grands pressés !

Ils passent une heure.

Ils veulent sauter une étape ! Ça n'est jamais l'heure de la haine, mais c'est bien l'heure de la colère. Et il était temps. La colère est une vertu, peut-être pas théologale, qu'importe ! Et il y a des aveugles impénitents qui se refusent à cette réalité. Il faut promettre à ces grands rêveurs du bon-ententisme à n'importe quel prix qu'ils se préparent de douloureux réveils, des lendemains fort désagréables.

Il parle aussi d'amitié — commentant un roman de Robert Élie ; l'amitié est un mot inconnu de nous. C'est un mot nouveau, un mot qu'il faudra enseigner à ceux qui viennent. Car, nous, il nous embarrasse, car nous sommes à faire le ménage. Et allez donc jouer dans la cour, en arrière, à l'abri, ceux que ça dérange, les petites-natures, les sensibles : l'ouvrage à faire, c'est l'ouvrage à faire. Pas vrai ? Et je cite encore : « Le roman n'a pas à conserver, mais à inventer ! »

Je dis d'aller faire un tour à tous les inquiets, les bilieux, les amants de « la tranquille possession de la vérité ». Je le dis aussi à monsieur Jean Filiatrault qui parle pourtant intelligemment du *Mathieu* de Loranger et des romans de Langevin et qui ose écrire : « Nos romans récents, fort beaux et fort bien faits par ailleurs, à mon sens relèvent plus de la perversité que de la révolte, même inconsciente. »

Et plus loin, davantage péremptoire, il dit : « Jamais ou presque on y découvre une tentative de dépassement... Ce n'est qu'un long blasphème contre la vie, contre la société. C'est une littérature du désespoir, plus encore, de la désespérance. » Je dis que c'est montrer de la graine de réactionnaire !

Enfin, et hélas, je ne pourrai m'étendre sur le sujet — et je l'aime bien — et il est vital, dans une enquête comme celle que vous menez. Il s'agit de notre rôle d'invertis que l'étranger, le conquérant de cette nation, nous fait jouer malgré nous. Nous sommes les pédérastes, les valets, les troubadours latins, à petites gages, les fous-du-palais, de l'autre nation.

Je ne me contenterai que de lire ce qu'un homme, bien autorisé pour le faire, a déclaré récemment à un quotidien du matin de la métropole : « La recherche de la plus grande maîtrise possible de son destin, de l'indépendance est non seulement un droit mais un devoir même pour chaque nation, car une situation de dépendance est incompatible avec l'épanouissement d'un groupe humain, avec l'originalité créatrice. » C'est Jacques Berque qui parle et il faudrait citer encore, du moins ceci : « L'indépendance c'est quelque chose qu'on conquiert et qu'on utilise pour l'avenir et nullement pour le passé. »

Et tout à l'heure, nous écoutions Marcotte, affirmer : « Le roman n'a pas à conserver, mais à inventer. »

Et si tout allait de soi ? Si ces deux problèmes allaient de pair ? Je pose la question.

Claude JASMIN

## III

De ce qui a été dit ce matin, je retiens surtout que le thème de la révolte semble absorber les deux autres, du moins dans le roman. Le monde de la religion, lorsqu'il n'est pas absent de l'univers romanesque, devient une réalité menaçante, susceptible de déclencher toutes les manifestations d'une agressivité toujours latente. De même, le thème de l'amour est-il traité, dans la plupart des cas, par le biais de la transgression des interdits moraux. Ce n'est pas à dire que l'aventure spirituelle dont témoignent nos romanciers soit un échec pur et simple. Mais ce qui est vrai, c'est que le bilan de cette aventure est négatif.

C'est que la révolte dont il est ici question se déroule essentiellement sous le signe de l'aliénation. Telle est la deuxième conclusion qui semble se dégager des exposés que nous avons entendus. M. Filiatrault a noté combien nos héros révoltés sont démolis, écrasés par leur propre révolte. Cela est si vrai qu'aucun d'entre eux ne se sent la force d'affronter une image paternelle vraiment consistante. De là, remarquait M. Marcotte, cette galerie de protagonistes orphelins, ou juxtaposés à un père à peu près inexistant. Le héros de roman demeure donc seul devant sa mère, et c'est souvent face à celle-ci que va cristalliser toute la révolte. Mais on a trop peu insisté, me semble-t-il, sur le fait que les rapports entre les fils ou les filles, d'une part, et la mère, d'autre part, sont extrêmement ambivalents. Pour ne rien dire du *Torrent* d'Anne Hébert, et des autres romans dont il a été question dans les communications de ce matin, il est certain qu'une œuvre comme *Le temps des jeux*, de Diane Giguère, est très révélatrice, à cet égard. Peu de romans développent avec autant de force le thème de la haine de la mère. Mais cette haine est si forcenée, et l'image de la mère, si envahissante, qu'elles apparaissent très tôt comme l'envers d'un amour et d'une image qui ont l'intensité même de l'obsession. Cet amour est trop fort, il menace l'intégrité de la personne, et c'est par le jeu d'un mécanisme de défense qu'il se tourne en haine. La même ambivalence se retrouve dans la dernière œuvre d'Anne Hébert, *Le temps sauvage*, et, sur un tout autre registre, dans *Simone en déroute*, de Claude Mathieu.

D'un mot, disons que les protagonistes de nos romans sont incapables de se situer par rapport à leur père et à leur mère ; ils n'arrivent pas à se définir par rapport à eux comme des personnes, c'est-à-dire comme des êtres pleinement autonomes, et susceptibles d'entretenir avec eux des rapports d'égalité. Le père, on le supprime dès le point de départ, pour n'avoir pas à le regarder en face. (Notons en passant que les protagonistes du *Temps des jeux* et de *Simone* sont orphelins, eux aussi !) Par rapport à la mère, on passe de l'extrême de l'amour à l'extrême de la haine. Dans chacun de ces trois cas, le héros romanesque ne s'appartient pas, il est totalement dévoré par la présence de l'autre : il est aliéné. Chez lui, la haine est aussi « compulsive » que l'amour.

Ajoutons que l'amour, ou du moins ce qui en tient lieu, est aussi « compulsif » que la haine. C'est ce qui donne souvent à notre roman son climat de tragédie grecque. L'héroïne du *Temps des jeux* est conduite par la fatalité. Elle n'est surtout pas libre de voler ou de ne pas voler l'amant de sa mère, de pousser celui-ci à tuer son épouse, ou de l'en empêcher. De même, dans d'autres contextes, les protagonistes ne sont-ils pas libres d'enfreindre ou de ne pas enfreindre les interdits moraux. Dans bien des

cas, on sent que les gestes de l'amour se développent et s'organisent *contre* les interdits d'une certaine morale. Cette morale présentait un extrême danger, dans la mesure où elle était centrée sur le salut des « âmes ». C'est encore un mécanisme de défense qui rejette nos héros de romans à l'autre extrême, et leur fait tenter l'expérience de la rédemption du corps. Ce faisant, ils continuent de se référer à des interdits moraux, pour les contredire, comme d'autres s'y réfèrent pour s'y conformer aveuglément. Et c'est pourquoi notre roman, qu'il soit conformiste ou anti-conformiste par rapport à une certaine morale, n'offre guère le témoignage d'un amour vraiment réussi. En effet, l'amour ne peut intervenir qu'entre des personnes, non entre des « âmes » ou des « corps ». Et une morale digne de ce nom vise toujours le salut de l'*homme*, non celui du corps seul, ou de l'âme seule.

Échec de la révolte, échec de l'amour : c'est dire que le roman, chez nous, est le témoin — le témoin nécessaire — d'une certaine aliénation. Il en va tout autrement de notre poésie. Là, la révolte réussit, et l'amour réussit. Qu'il suffise de rappeler ici les noms que M. van Schendel a retenus : ceux de Gaston Miron, de Paul-Marie Lapointe et de Paul Chamberland. Chez ce dernier, la révolte est liée à un engagement politique bien précis, et son expression poétique a la même netteté, la même précision. Mais c'est peut-être sur le traitement du thème de l'amour qu'on peut le mieux saisir le décalage qu'il y a, chez nous, entre poésie et roman. Dans nos romans, l'expression de l'amour, et spécialement de l'amour physique, se déroule presque toujours dans un climat d'extrême tension, de culpabilité et d'angoisse. Rien de cela dans l'œuvre de Chamberland ; et je pense qu'elle témoigne pour toute une génération. À cet égard, il est remarquable que le dernier recueil de Chamberland, intitulé *Terre Québec*, soit en grande partie un recueil de poèmes d'amour. C'est qu'il y a, chez lui, une identité profonde entre la femme aimée et le pays. Le recueil traduit une expérience de possession pleinement réussie. Et, chose que l'on chercherait en vain au niveau du roman, on trouve là un érotisme extrêmement sain, et qui opère un véritable renouvellement du regard que l'on peut jeter sur la terre de Québec, comme sur la femme.

Il est normal que la poésie enregistre cette réussite, avant le roman. La poésie opère à un niveau plus symbolique, elle transpose davantage la réalité sociologique. À cet égard, tout se passe ici comme dans le rêve nocturne, qui se prolonge, qui « réussit », dans la mesure où le contenu latent demeure masqué par les images symboliques. Dès que celles-ci laissent percer, d'une manière trop évidente, leur véritable sens, le rêve s'interrompt, il tourne court. Ainsi, le poète peut-il traverser de bout en bout l'expérience de la révolte ou de l'amour, parce qu'il peut la vivre exclusivement au niveau des symboles. Et s'il utilise un langage hermétique, comme le font beaucoup de nos jeunes poètes, il rend encore plus improbable la confrontation toujours possible entre l'expérience poétique et le monde objectif. Cette confrontation, le romancier ne peut l'éviter, car la réalité sociologique objective fait justement partie de la matière romanesque. En d'autres mots, le romancier utilise un langage qui est sans cesse menacé d'aliénation ; et le roman est comme un rêve nocturne dont le contenu latent ne cesserait d'affleurer à la conscience claire. Et à chaque affleurement de la réalité sociologique objective, voici revenir l'angoisse, le sentiment de culpabilité ; et du même coup, voilà menacée la réussite de l'expérience romanesque.

D'un autre côté, il ne faudrait pas oublier qu'un roman contient autre chose que des personnages et les comportements sociaux qui leur correspondent. Il existe, en particulier, un aménagement du temps, et surtout de l'espace, fait par le romancier, dont il est très important de tenir compte. C'est le plan cosmologique de l'univers romanesque ; et il arrive souvent que l'expérience tentée par le romancier réussisse sur ce plan-là, alors qu'elle échoue, au niveau des rapports entre les personnages. Dans *Le temps des jeux*, par exemple, le père est supprimé dès le point de départ, puisque l'héroïne est orpheline ; et pourtant, on retrouve partout, sans cesse présent à l'horizon du paysage romanesque, un certain fleuve — le Saint-Laurent, sans doute — qui circonscrit dans des limites précises le champ d'action des personnages. Ceux-ci poursuivent une expérience de totale aliénation, mais dans un espace cosmologique parfaitement cohérent et solide. Au plan des rapports inter-humains, l'expérience échoue, mais elle est parfaitement réussie au plan des rapports que l'homme entretient avec le monde. On pourrait faire les mêmes observations, au sujet d'*Amadou* de Louise Maheu-Forcier.

Si on lisait le roman canadien dans cette optique, on constaterait peut-être que le bilan de l'aventure spirituelle dont il témoigne est moins négatif qu'il ne paraît au premier abord. Mais pour y arriver, il faut prolonger l'analyse psychologique et sociologique par une méthode qui permet de traiter le roman comme une œuvre littéraire, c'est-à-dire comme une construction imaginative. Cette méthode se trouve illustrée par les ouvrages de Georges Poulet, de Jean-Pierre Richard et de Jean Rousset, qui l'ont élaborée à partir des travaux de Bachelard, de Merleau-Ponty et de Sartre. Il faut relire, en particulier, les pages maintenant classiques que Sartre a consacrées au problème des rapports entre critique et sciences humaines. Dans le dernier chapitre de *L'être et le néant*, il examine les rapports entre critique littéraire et psychanalyse, et dans l'Introduction à la *Critique de la raison dialectique*, les rapports entre critique littéraire et méthode sociologique. Ces pages sont d'un grand intérêt méthodologique, spécialement pour la solution des problèmes abordés dans ce colloque.

Georges-André VACHON, S. J.

Collège Jean-de-Brébeuf,  
Montréal.